

SAINT BASILE LE GRAND PARLANT DE SOI-MÊME ET DE SA FAMILLE DANS SES LETTRES

EMILIAN POPESCU

La proche commémoration de 1630 ans depuis la naissance au ciel de Saint Basile m'a déterminé de revenir à une étude d'il y a 30 années, consacrée à la fête du 30 janvier des Trois Saints Hiérarques, Basile, Grégoire et Jean, les saints patrons de la Faculté de Théologie de Bucarest, que j'ai présentée sous la forme d'une conférence en 1987. Je considérais alors que les lettres de ces grands Pères de l'Eglise n'avaient pas bénéficié de l'attention d'ue, vu qu'elles représentent un fond documentaire extrêmement important pour leur vie et pour le contexte historique où ils ont vécu. Ma présentation s'est donc inspirée de ce fond, mais le thème étant trop vaste, elle s'est limitée à des considérations succinctes, insistant surtout sur Saint Basile le Grand.

En premier lieu, j'ai constaté que certains aspects de la biographie de Saint Basile et de sa famille ne sont pas connus comme il se doit et, par conséquent, sont présentés dans les ouvrages de patrologie ainsi que dans certaines études de manière trop schématique et parfois même erronée. Un fait qui se répète dans les écrits dont je parlais c'est que dans sa famille auraient été dix enfants, or, en réalité il y avaient neuf, cinq filles et quatre garçons. S. Grégoire de Nyssa le précise clairement dans *La Vie* de sa sœur, Ste. Macrine, ainsi que d'autres détails concernant sa famille, que les livres de patrologie n'ont pas repris¹.

Mon désir de mieux connaître la famille de S. Basile et lui-même ne partait pas seulement de mon aspiration de compléter ou de rectifier certaines données biographiques, mais surtout de la fascination qu'a toujours exercée sur moi S. Basile, personnalité gigantesque de l'Eglise Orthodoxe, qui, à sa capacité de créer des œuvres remarquables de théologie dogmatique et morale, joignait des qualités pragmatiques, puisqu'il a conduit l'Eglise avec fermeté et abnégation, créant pour la première fois des institutions philanthropiques d'envergure, dans un contexte sociopolitique tout à fait défavorable. La grandeur de sa vie et de son œuvre nous

¹ Grégoire de Nyssa, *Vie de sainte Macrine*, introduction, texte critique, traduction, notes et index, par Pierre Maraval, Paris, 1971 [SC 170], 5, 26, p. 159 et 12, 11–14, pp. 186–187 avec les notes afférentes, où est discutée la question du nombre des enfants, neuf ou dix; Grigorie de Nyssa, *Viața sfintei Macrina*, traduction du grec et avant-propos par Ion Pătrulescu, Timișoara, 1998, p. 31.

comble aujourd'hui d'admiration lorsque nous apprenons de ses lettres combien fragile était sa santé, combien il en a souffert et qu'il n'a vécu que 49 ans.

On admet en général que S. Basile fût né en 329/330, à Césarée en Cappadoce². Je ne connais pas les preuves qui attestent ce fait, mais, s'il en est ainsi, il signifie que, peu de temps après sa naissance, il fut emmené dans une localité de la province du Pont, dont on ignore le nom, dans la maison d'une nourrice qui l'a allaité à côté de son propre et unique fils. Il y a lieu de croire que le fils de sa nourrice fût le futur prêtre Dorothe, un proche de S. Basile, qui menait son activité pastorale dans une localité (χωρίον) dont on ne connaît pas le nom, mais qui ne devait pas être loin de la famille du saint. Des années plus tard, Basile, devenu prêtre lui-aussi, intervint auprès des autorités impériales en faveur d'une exemption d'impôts pour la maison où il fut élevé et nourri et où il revenait fréquemment, maison devenue pour lui un domicile à long terme surtout après avoir distribué sa fortune aux pauvres et ne possédant plus rien. L'insistance de son intervention auprès des destinataires inconnus des Lettres 36 et 37 ressort aussi des paroles: «Considère la maison de ce frère comme si c'était la mienne» (Lettre 36), et dans l'autre:

«c'est l'unique fils de la nourrice qui m'a allaité moi aussi [...] et à présent c'est dans cette même maison que je suis nourri, puisque je ne possède aucun autre bien»³.

L'emploi du terme «frère» pour le fils de sa nourrice n'est pas fortuit, car les deux, s'étant nourris à la même poitrine, pouvaient se considérer comme des frères non pas «de sang», mais «de croix». Leur amitié dura toute leur vie et c'est ainsi que l'on comprend pourquoi Basile ait choisi d'habiter chez le fils de sa nourrice. On le déduit de ce qu'il écrit dans la Lettre no. 37 (datant d'avant l'épiscopat):

² Yves Courtonne, *Saint Basile*, Lettres, tome I^{er}, Paris 1957 [Coll. Budé], p. VIII, écrit: «Saint Basile naquit à Césarée, capitale de Cappadoce, entre 329–331». Le même auteur, dans son ouvrage *Un témoin du IV^e siècle oriental. Saint Basile et son temps d'après sa correspondance*, Paris 1973 [Coll. Budé], p. 45, précise: «Saint Basile naquit à Césarée de Cappadoce en 329». L'auteur ne nous renseigne pas sur la raison qui, après 16 ans, le fit changer d'avis sur la date de naissance de S. Basile.

³ Bien que son nom ne soit pas mentionné dans le texte de la Lettre no. 36, Y. Courtonne, dans la note 1, considère qu'il s'agit de la même personne, c'est-à-dire du prêtre Dorothe, hypothèse plausible, puisque son nom apparaît encore dans 5 lettres de S. Basile. Les termes qui désignent Dorothe témoignent de son estime et de son affection. Dans sa Lettre no. 86, de 372, où Basile intervient pour aider Dorothe à récupérer son blé volé, il le nomme: «notre très cher frère Dorothe». Avec le temps, Dorothe se vit confier de très importantes missions diplomatiques: il transmet des messages, parfois secrets, à des autorités ecclésiastiques orthodoxes notables, de l'Orient et même de l'Occident, comme le pape Damase de Rome ou les évêques d'Italie et de Gaule et l'Archevêque Pierre d'Alexandrie (cf. Lettre 215, de 375, 239, de 376, 343, de 376 et 266 de 377). Parmi tout cela, la formulation la plus éloquente concernant Dorothe se trouve dans la Lettre 343, adressée aux évêques d'Italie et de Gaule: «A l'aide de Dieu, j'ai envoyé un homme très valeureux, notre vénérable et bien-aimé frère, le prêtre concélébrant Dorothe. Il est en mesure de vous relater de vive voix tout ce qui a échappé à notre lettre». Le texte utilisé par moi dans cette étude est notamment celui de la coll. PSB (Părinți și scriitori bisericești) vol. 12: *Sfântul Vasile cel Mare, Scrieri*. IIIe partie, *Corespondență* (Epistole), traduction, introduction, notes et indices par P. Teodor Bodogae, Bucarest, 1988, PSB, 12, p. 93 et suiv., et aussi, le cas échéant, en vue d'une plus grande précision, les 3 volumes d'Yves Courtonne, Paris, 1957, 1961 et 1966.

«Et comme à présent encore je suis nourri dans cette même maison, puisque je n'ai pas de maison, ni de fortune personnelle, mais je me contente de petits dons de la part de ceux qui me sont chers (parents et amis, cf. la Lettre no. 36), je te demande d'exempter cette maison où je fus élevé pour qu'ils aient eux aussi de quoi vivre».

Et, pour convaincre le destinataire de la lettre quant à la pénurie réelle de la maison, il ajoute:

«Je veux que tu connaisse la pure vérité: la plupart des domestiques de cet homme sont venus de chez nous et c'est le prix qu'ont payé mes parents à ma nourrice. Et ce n'est pas un don complet, mais seulement un usufruit viager. Donc, s'il advenait quelque chose, il se peut qu'ils soient renvoyés et alors je serais moi-même soumis à des impôts et des exécutions⁴.

On comprend de ce texte que la nourrice et son fils se trouvaient dans une situation matérielle si précaire qu'ils ne pouvaient plus entretenir leurs domestiques (je crois qu'il s'agit de paysans attachés à la terre, «adscripti ad glebem») et alors ils en avaient reçus d'autres, du domaine des parents de S. Basile. On suggère ainsi que les deux propriétés ne devaient pas être éloignées l'une de l'autre et il ne pouvait en être autrement, car la mère Emilie n'aurait pas supporté de se trouver à grande distance de son fils.

Je suis enclin de croire que la nourrice s'appelait «Paladia», puisqu'une personne de ce nom est évoquée par Basile dans la Lettre 137, de 373, comme

«ma très vénérable mère, dont je suis lié non seulement par des liens de parenté, mais la droiture de son caractère a fait d'elle ma seconde mère»⁵.

En fait, la lettre à laquelle nous nous référons est une intervention auprès du gouverneur Antipatros, en 373, lorsque Basile était archevêque de Césarée.

Quand l'enfant Basile atteignit l'âge où il pouvait assimiler des normes d'éducation et des notions théoriques, il fut envoyé chez sa grand'mère paternelle, Macrine l'Ancienne. C'est à ce moment de sa vie qu'il se réfère dans la Lettre no. 204 (l'été de 375), écrivant:

«Je fus élevé par cette bienheureuse femme, ma grand'mère, qui est née ici, chez vous (Néocésarée). Je pense à la renommée Macrine, qui m'a transmis l'enseignement du Saint Thaumaturge Grégoire et tout ce que la tradition orale avait gardé jusqu'alors et qu'elle-même gardait et s'en servit pour élever et former dans les dogmes de la piété le petit enfant que j'étais»⁶.

⁴ Les Lettres 36 et 37, d'avant l'épiscopat, se trouvent à Courtonne dans le I^{er} volume, p. 79–80, et à T. Bodogae, p. 175–176.

⁵ A Courtonne vol. II, p. 53–54, à Bodogae, p. 322, Adressée à Antipatros, gouverneur de Cappadoce entre 373–374. v. A.H.M. Jones, J.R. Martindale, J. Morris, *The Prosopography of the Later Roman Empire*, (par la suite *Prosopography*) Cambridge, 1971, I, p. 73.

⁶ Courtonne, II, p. 178, Bodogae, p. 420.

Dans la Lettre no. 210 de 375, parlant de nouveau de sa grand'mère, il dit:

«Depuis l'enfance je fus habitué à vivre en ces lieux (je fus élevé ici, chez ma grand'mère) et c'est toujours ici que j'ai passé la plupart de ma vie quand, fuyant les tourments politiques et considérant ces lieux propices à la philosophie, grâce à la paix que m'offre la solitude, j'ai passé ici plusieurs années. Enfin, mes frères aussi habitent ici»⁷.

A propos de son frère Pierre, évêque de Sébaste, nous apprenons par la Lettre no. 216, de 375, qu'il avait une maison près de Néocésarée⁸. La propriété principale de leurs parents ne devait pas se trouver bien loin, là où naquirent les neuf enfants et où leur mère Emilie avec sa fille Macrine la Jeune avaient fondé un ermitage où, après avoir réglé tous les problèmes de la famille, elles s'étaient retirées pour le reste de leur vie. C'est à sa sœur Macrine et à sa mère que Basile fait référence lorsqu'il dit qu'elles «vivaient de l'autre côté du fleuve Iris», à proximité du village Annisa et de l'endroit qu'il avait choisi pour son propre monastère⁹. C'est là que Basile discutait «des jours et des nuits entières» des questions doctrinaires avec Grégoire le Théologien et d'autres amis, dont faisait partie à cette époque-là Eustace de Sébaste aussi¹⁰.

Etant donnée la prédilection de la famille pour la région de Néocésarée et du Pont en général, j'incline à croire que S. Basile n'est pas né en Césarée, tel que nous indiquent les manuels de patrologie, mais dans la région du Pont. De sa Lettre 210 (de 375) adressée aux notabilités de la ville de Néocésarée, on apprend qu'au temps où il pratiquait l'art oratoire et jouissait d'une grande renommée, il avait reçu de véritables délégations formées par les personnalités notables de Néocésarée, qui lui faisaient les offres les plus généreuses pour qu'il reste dans leur ville à jamais¹¹. C'est un détail qui nous montre qu'il comptait parmi les gens du lieu, bien connu et célèbre pour ses dons d'orateur¹².

⁷ Courtonne, p. 190, Bodogae, p. 429.

⁸ Courtonne II, pp. 207–208, Bodogae, p. 443: «Je me suis rendu aussi à la maisonnette de mon frère... qui est près de Néocésarée».

⁹ Lettre 223, 5, de 375, Courtonne, III, p. 14, Bodogae, p. 461.

¹⁰ Une partie de ces détails se trouvent dans la Lettre 3, de 360, adressée au gouverneur Candidien, montrant que le domaine familial se trouvait à Annisa. Les informations du Codex Marciianus sont adoptées par Bodogae dans le texte proprement-dit de la lettre, mais entre parenthèses, tandis que Courtonne préfère les transcrire dans l'appareil critique du texte, sans en donner la traduction. *Candidien*, auquel Basile fait appel, était gouverneur des provinces de Pontus Polemoniacus (vers 362–363), où se trouvait Annisa, mais aussi de Hellepont, dont dépendait Iborra, la petite ville toute proche. Quoique payen, Candidien fit preuve de bienveillance à l'égard des chrétiens au temps de Julien l'Apostat. En même temps, il était intéressé par l'art oratoire et la poésie, ce qui explique le fait que S. Grégoire le Théologien lui adresse l'épître 10; cf. *Prosopography*, I, p. 178–179.

¹¹ Lettre 3, 360, Courtonne, I, p. 14, Bodogae, p. 124. Dans cette lettre, Basile prie le dignitaire Candidien de punir un méchant homme d'Annisa, «qui, après la mort de l'administrateur de la maison et sans aucune raison de conflit déclaré contre moi, s'est associé à d'autres malfaiteurs pour attaquer notre maison, a gravement molesté les femmes qui en prenaient soin et, après avoir brisé les portes, a volé tout ce qu'il a voulu, laissant ensuite les autres continuer le pillage». Ce renseignement apporté par la lettre est très précieux, car il nous confirme une fois de plus l'existence d'une propriété bien dotée, avec une belle maison, administrée par un homme aidé de plusieurs femmes. Cette propriété se

On peut donc en conclure que la patrie de la famille de S. Basile était la région du Pont¹³. En fait, le caveau familial, où reposaient ses parents, sa sœur Macrine et lui-même se trouvait pas loin du foyer paternel¹⁴. Ce caveau abritait dans sa crypte les reliques des 40 martyrs de Sébaste, d'Arménie, déposées là par sa mère Emilie, qui les avait reçues de la part de son frère, l'évêque Grégoire.

trouvait dans le village d'Annisa et semble avoir appartenu partiellement en commun à S. Basile et à plusieurs membres de sa famille: la mère Emilie, la sœur Macrine et le frère Pierre. Basile, en tant que frère aîné, prenait soin de cette fortune. L'emploi alternatif du singulier et du pluriel s'explique probablement par ce que le singulier désigne Basile qui, en tant qu'homme et frère aîné, est devenu responsable général de la fortune paternelle d'Annisa, et le pluriel désigne les autres membres de la famille ainsi que les domestiques. A cette époque-là, leur mère vivait encore, car elle décéda vers 371. Des détails sur le village natal de S. Basile nous donne aussi S. Grégoire de Nysse. Dans le Panégyrique des 40 martyrs de Sébaste, Arménie (PG XLVI, 84 B), il dit textuellement: «Le village où reposent les reliques de ces martyrs, trois fois bienheureux, m'appartient; dans son voisinage il y a une petite ville nommée Iborā». D'après J. Daniélou, *La chronologie des sermons de Grégoire de Nysse*, Revue de science religieuse (Strasbourg), 1955, pp. 362–363, ce panégyrique avait été prononcé le 10 mars 383 et il en résulte que, trois années après le décès de sa sœur Macrine et l'élection de son frère Pierre comme évêque de Sébaste, Pont, le village est revenu à Grégoire. P. Maraval, VSM, p. 39, n. 1, accepte l'opinion de Daniélou. Pour tout cela, voir Maraval, *Ibidem*. Au moment où Basile écrivait à Candidien (en 360), il devait être le plus probablement moine au monastère trouvé à proximité, au-delà du fleuve Iris, toujours sur le domaine familial.

¹² Courtonne, II, p. 190, Bodogae, p. 430. A ce qu'il semble, c'était un appel pour ce que Basile quitte le poste de professeur de rhétorique à Césarée pour celui de Néocésarée. Au sujet de cet échange, voir Yves Courtonne, *Saint Basile et son temps*, p. 51–52.

¹³ Une longue note de l'ouvrage consacré par P. Maraval à la «Vie de Sainte Macrine», pp. 38–39, traite assez en détail la question du lieu natal de S. Basile, en mentionnant les opinions exprimées à ce sujet, à savoir d'une part la Césarée de Cappadoce, de l'autre part, le Pont. Quand j'avais présenté le texte de cette étude sous la forme d'une communication à la Session de la Commission Nationale Roumaine d'Histoire Ecclésiastique, les 4–5 oct. 2008, au Monastère de Cernica, j'étais arrivé à la conclusion, à partir d'une lecture attentive des Lettres de S. Basile, qu'il naquit dans la région du Pont et non en Césarée. Elargissant ma documentation en vue de la publication du texte, je me suis dirigé vers la *Vie de Sainte Macrine* et le *Panégyrique funèbre de S. Grégoire le Théologien*, tenu en 382, après la mort de S. Basile (379), obtenant ainsi de nouveaux renseignements à l'appui des conclusions auxquelles j'étais parvenu six mois plus tôt; Grégoire de Nazianze, *Discours 43*, dans le vol. «Discours», introduction, texte critique, et notes par Jean Bernardi, (Sources Chrétiennes, no. 384, Paris, 1992) Je considère donc que S. Basile naquit dans le Pont, probablement à Annisa, où se trouvait le domaine de sa famille, et puis, grandissant et pouvant être éduqué ou même aller à l'école, il se rendit chez sa grand'mère Macrine, qui habitait soit à proximité, soit dans la ville de Néocésarée. C'est là qu'il reçut les premières notions scolaires de la part de son père Grégoire et, après la mort de celui-ci, survenue en 341 ou 342, sa mère Emilie, qui était cappadocienne, s'installa avec ses enfants à Césarée, où il y avait de meilleures conditions scolaires. Les écoles suivies à Césarée, où il connût Grégoire le Théologien, puis le sacerdoce et l'épiscopat le firent s'attacher à Césarée jusqu'à la considérer sa propre patrie, ce qui explique ses affirmations à ce sens. P. Maraval attire l'attention sur le fait que l'unité administrative de la *Cappadoce* s'étendait, selon Strabon, (Geogr., XII, I, I, ed. Müller-Dübner p. 457) jusqu'à la Mer Noire, incluant également les régions „pontiques”, de sorte que la distinction entre Cappadoce et Pont n'était pas toujours claire, d'où la duplicité de l'emploi des termes géographiques (Cappadoce et Pont).

¹⁴ P. Maraval, *op. cit.*, p. 395 et note I, admet que les reliques des 40 martyrs on été amenées par Ste. Emilie, la mère de Macrine et des autres, et déposées dans une chapelle près d'Ibora, et S. Grégoire de Nysse dit dans *La Vie de Ste Macrine*, 34, p. 253 (éd. Maraval): «Il y avaient sept ou huit stades (aujourd'hui environ 1,5 km.) depuis ce lieu retiré (l'ermitage) jusqu'à la chapelle des martyrs, où reposaient également les dépouilles de nos parents».

Bien que S. Basile ait consacré plusieurs années de sa jeunesse à l'acquisition d'une solide formation intellectuelle – à Césarée, Constantinople et Athènes – devenant un réputé professeur de rhétorique et avocat, il n'en fait que rarement mention dans ses lettres. On y apprend cependant que quelques-uns des destinataires de ses Lettres ont été ses collègues et qu'ils étaient parvenus à de hautes dignités dans la société byzantine. Il y en a qu'il veut revoir, d'autres qu'il sollicite pour solutionner des problèmes difficiles de ses parents et amis, toujours dans l'esprit de la justice. Ecrivant en 371 (Lettre 64) à *Hesychios*, il lui rappelle combien de souvenirs les unissent, mais surtout «l'amour commun pour l'instruction», répandue dans plusieurs endroits par ceux qui la connaissaient d'expérience, de même que l'ancienne amitié avec *Terentius* et *Elpidios*¹⁵. Un autre camarade d'école auquel il écrit était *Hilarios*, devenu rhéteur à Néocésarée, qu'il appréciait comme interlocuteur,

«car son âme était éprise de vérité, il avait le don de bien juger les choses et regardait la vérité avec des yeux sains»¹⁶.

Les efforts faits dans les différentes écoles afin d'assimiler le plus de connaissances possibles et une qualification adéquate à la société de son temps lui paraissent moins précieux en 375, lorsqu'il écrit à son ami Eustace de Sébaste. Il dit:

«Après avoir dépensé de longues années de ma vie pour des choses vaines et gaspillé ma jeunesse dans l'effort inutile d'acquérir la sagesse de ce monde, que l'Écriture considère pure folie face à la sagesse véritable (I Co. 1, 20), je me suis enfin éveillé comme d'un profond sommeil et j'ai dirigé mon regard vers la lumière merveilleuse de la Vérité évangélique; puis, convaincu de la vanité de la sagesse humaine et des grandeurs éphémères, j'ai déploré amèrement ma vie reprochable et j'ai prié Dieu de me guider vers la connaissance de l'enseignement chrétien. En premier lieu, je me suis efforcé de corriger ma vie, pervertie à cause de la fréquentation de gens à vie discutable. Lisant l'Évangile plus attentivement, j'ai compris que, pour mener vraiment une vie parfaite, il est tout à fait souhaitable de vendre sa fortune et de la partager aux pauvres, de ne pas se soucier du tout de cette existence terrestre et de ne pas se rendre esclave des biens matériels»¹⁷.

Ce processus de conscience n'est pas étranger à l'intervention de sa sœur aînée, Macrine, qui, selon le témoignage de leur frère Grégoire de Nysse, l'a déterminé de prendre une telle décision:

«En le voyant plus qu'enchanté par son don d'orateur et méprisant toutes les autres dignités, et en même temps son ambition d'être au-dessus des dignitaires les plus notables de la province, elle l'a vite attiré vers l'idéal de la philosophie – *monastica philosophia* – et lui, renonçant à la renommée mondaine et à la gloire que lui valait l'éloquence, il revint comme un déserteur à cette vie complexe de travail manuel, en se préparant, par la plus complète pauvreté, un chemin sans obstacles pour la vertu»¹⁸.

¹⁵ Lettre 64 à Courtonne, I, p. 156; Bodogae, pp. 232–233. A *Terentius, comes et dux Armeniae* (ca. 369–364) Basile adresse plusieurs Lettres: no. 99, 105, 214, 215 et probablement no. 64; cf. *Prosopography*, I, p. 881.

¹⁶ Lettre 212, de 375, Courtonne, II, p. 198; Bodogae, p. 436.

¹⁷ Lettre 223, de 375, Courtonne, III, pp. 10–11; Bodogae, pp. 457–458.

¹⁸ P. Maraval, *op. cit.*, p. 163; Grigorie de Nysse, *Viața sfintei Macrina*. Traduction par Ioan Pătrulescu, postface par Robert Lazu, Timișoara, 1998, pp. 32–33.

Basile lui-même parle de ce moment crucial de son existence dans sa Lettre no. 204 de 375, adressée aux citoyens de Néocésarée:

«Après avoir atteint l'âge de pouvoir penser et quand mon esprit mûrit, avec les années, j'ai erré à travers le monde et les gens que j'ai découverts mener une vie conforme aux règles traditionnelles de la piété, je les ai considérés comme de vrais pères et je les ai choisis pour guider mon âme dans son chemin vers Dieu»¹⁹.

C'est une confirmation de ce que Basile nous dit plus en détail dans sa Lettre no. 223, de 375, à Eustace de Sébaste, à savoir:

«J'ai trouvé de tels gens en Alexandrie et dans les autres régions de l'Égypte, d'autres en Palestine, en Célésyrie et en Mésopotamie»²⁰.

La décision de changer sa vie et de se consacrer au monachisme était ainsi prise. Il distribue sa fortune aux pauvres et se retire dans une contrée montagneuse et paisible, dans la région du Pont, sur la rive de l'Iris, près d'Annisa. Au-delà de la rivière, il y avait le village où vivaient sa mère et sa sœur:

«J'ai passé le temps avec les amis au village d'au-delà du fleuve, chez ma mère, à discuter des jours et des nuits entières»²¹.

Dans cette région d'une rare beauté, que nous connaissons grâce à une lettre adressée à S. Grégoire le Théologien²², Basile trouve la paix, considérée le début de la purification spirituelle:

«Quand on a la paix, la langue ne discute plus des choses de ce monde, les yeux ne se tournent plus pour surprendre les belles couleurs ou l'harmonie du corps, l'ouïe ne vient plus troubler la force de l'âme en écoutant des chants et des paroles de gens futiles»²³.

¹⁹ Lettre 204, 6, Courtonne, II, p. 178; Bodogae, p. 420.

²⁰ Lettre 223, 2, de 375, Courtonne, III, pp. 10–11; Bodogae, p. 458.

²¹ Courtonne, III, 5, p. 14; Bodogae, p. 461; v. plus haut, p.

²² Lettre 14, 2, datée après 360 et avant le sacerdoce, Courtonne, I, pp. 43–44; Bodogae, pp. 147–148: «C'est une haute montagne, couverte d'une forêt épaisse, arrosée au nord par des eaux fraîches et limpides. Au pied de la montagne, il y a une clairière en pente, toujours fertile grâce aux eaux qui descendent d'en haut. Une forêt apparue autour de cette clairière, avec des arbres de toute sorte, lui fait comme un enclos. Ni même l'île de Calypso, admirée par Homère pour sa beauté, ne saurait se comparer à cet endroit. Il n'en manquerait que peu qu'il soit une île, entouré comme il est de toutes parts par des grottes profondes... Pour ce qui est de la multitude de fleurs et des oiseaux chantants, chacun peut les admirer, moi je n'en ai pas le répit. Mais le plus grand avantage de ce lieu, c'est qu'il produit, grâce à sa position favorable, toute sorte de fruits et, en ce qui me concerne, plus importante encore que les fruits est la paix (ῥῆσυχία) qu'il nous offre, non seulement parce qu'il est loin du tumulte des villes, mais aussi par ce qu'aucun voyageur ne peut y parvenir, sauf, peut-être, les chasseurs. En dehors d'autres ressources, il y a ici des bêtes sauvages (non pas des ours et des loups, qui ne plaisent pas à Dieu), mais des troupeaux de cerfs et de biches, des lièvres qui y trouvent leur nourriture, et d'autres bêtes pareilles».

²³ Lettre 2, 2 à Courtonne, I, p. 8; Bodogae, p. 119.

Vivre en paix, c'est un des plus grands bienfaits, car l'homme peut ainsi lire la Sainte Ecriture, prier et méditer aux œuvres de Dieu²⁴. L'esprit et la mémoire se purifient des souvenirs coupables et préparent ainsi l'homme à recevoir la grâce de Dieu qui ne descend que sur les âmes purifiées, car sur une plaquette de cire on ne peut écrire que si l'on ait déjà effacé l'écriture antérieure²⁵.

De même qu'un miroir sale ne peut refléter la beauté du visage, de même l'âme qui se laisse accabler par les soucis de ce monde et assombrie par les péchés n'est pas capable d'accueillir la lumière du Saint Esprit²⁶.

Même si S. Basile a beaucoup voyagé au-delà des frontières de son pays et a professé aussi la rhétorique à l'étranger, toutefois, la nostalgie des lieux natals, des parents, des frères et des sœurs a toujours prévalu. J'ai déjà mentionné le précieux renseignement qu'il nous fournit au sujet des rencontres et des entretiens avec ses amis chez sa mère «des jours et des nuits entières» (v. plus haut). Parmi ces amis, outre S. Grégoire le Théologien, il y avait aussi Eustace lui-même, le destinataire de la lettre. Les entretiens auxquels il se réfère portaient surtout sur des questions de théologie dogmatique à l'ordre du jour, et sa mère, en tant qu'hôtesse de la maison, avait la possibilité de se trouver auprès de son fils. Basile aimait beaucoup sa mère et sa mort l'a profondément affligé. Dans une lettre adressée à Eusèbe, évêque des Samosates, vers 371, Basile exprime l'immense douleur qu'il l'avait envahi:

«Je viens de perdre la dernière consolation que j'avais encore dans ma vie, ma mère, et cela à cause de mes péchés. Et ne ris pas de moi si à mon âge (il avait alors 40 ans) je me plains encore d'être resté orphelin, et pardonne-moi de n'avoir pas la force de bien supporter la séparation d'une âme irremplaçable, car je n'en vois aucune de pareille»²⁷.

A l'époque où Basile rencontrait ses amis chez sa mère, sa sœur Macrine était encore en vie, de sorte qu'il pouvait se réjouir de retrouver les deux. Probablement, il avait aussi d'autres frères encore vivants, par exemple son frère Naucratis, et à propos de Pierre, il dit en 375 qu'il avait une maisonnette près de Néocésarée où il lui avait rendu visite²⁸. C'est à l'une de ses sœurs qu'il doit se référer dans la Lettre no. 109, adressée au Comte Heladios en 372 lorsqu'il dit:

«cette sœur, ma parente, affligée à cause de son veuvage et préoccupée par la fortune d'un orphelin, je l'ai vue soumise à des tâches écrasantes, au-dessus de ses forces»²⁹.

De ses autres sœurs mariées, nous n'en savons rien, mais il a probablement visité quelques-unes d'entre elles pendant l'été de 375, lorsqu'il fit un voyage à

²⁴ Lettre 2, 3 et 9, 3, Courtonne, I, pp. 8, 40; Bodogae, pp. 119, 144.

²⁵ Lettre 2, 3, Courtonne, I, p. 7; Bodogae, p. 118.

²⁶ Lettre 210, 6 de 375, Courtonne, II, p. 196; Bodogae, p. 434.

²⁷ Lettre 30, de 369, Courtonne, p. 72; Bodogae, p. 170.

²⁸ Lettre 216, 375, Courtonne, II, pp. 207-208; Bodogae, p. 443.

²⁹ Lettre 109, 372, Courtonne, II, p. 10; Bodogae, p. 443. *Helladios, comites* en 372, dans le staff de Modestus (*praefectus praetorio*); cf. *Prosopography*, I, p. 412.

Néocésarée. Elles ne sont pas désignées par leurs noms, mais entrent dans la catégorie des proches parents qu'il dit avoir vus; ainsi, dans la Lettre 216, à Mélélios d'Antioche, il dit: «je m'étais rendu à Pont pour des questions d'ordre ecclésial et pour visiter mes proches parents»³⁰. De cette catégorie était exclu Atarbios, son oncle (*de ma famille et de mon sang*), tombé dans l'hérésie et devenu le calomniateur de son neveu³¹.

Enfin, le frère dont il parle le plus est Grégoire de Nysse. La première mention, en ordre chronologique, est faite dans la Lettre no. 14, adressée à Grégoire le Théologien, entre 360-364. Basile voulait alors déterminer son ami de venir auprès de lui dans le monastère d'Annisa, disant que son frère sera là lui aussi et que la rencontre le réjouirait beaucoup³².

Plus tard, lorsque Grégoire devint évêque de Nysse, inquiet pour la détérioration des rapports entre Basile et leur oncle, l'évêque Grégoire (frère de leur mère), il essaya de les reconcilier et écrivit une lettre à Basile comme si elle venait de la part de leur oncle et la lui donna personnellement. Basile reçut avec joie ce geste de bienveillance et rétablit avec son oncle les bons rapports d'autrefois. Mais la mystification fut découverte au moment où l'évêque Grégoire dit que ce n'est pas lui qui l'a écrite, ce qui les fit tous les deux rougir de honte.

«J'aurais préféré que la terre s'ouvre et m'engloutisse – dit Basile – plutôt que la malhonnêteté du mensonge et la malhonnêteté de la tromperie»³³.

Ignorant ce qui s'était passé, le frère Grégoire rédigea encore deux lettres qu'il envoya à son frère. La réplique ne se fit pas attendre: Basile le gronde pour «sa naïveté» qui, éventuellement,

«pourrait convenir aux chrétiens simples en d'autres circonstances, mais non de nos jours. Mais puisque tu es mon frère (et quel frère! cf. Lettre no. 60), qui ne peut oublier nos liens naturels et qui ne peut voir en moi un ennemi, [...] tu devras dorénavant m'aider à ton tour et participer ainsi à nos affaires ecclésiastiques»³⁴.

L'évêque Grégoire devait être un oncle du côté de leur mère Emilie, très proche des enfants de sa sœur, surtout après qu'elle fût restée veuve. C'est ainsi que l'on peut comprendre les dires de Basile: «tu as été dès le début comme un

³⁰ Lettres 216 et 217, les deux de 375, Courtonne, II, pp. 207–208; Bodogae, pp. 443–444.

³¹ Lettre 65, de 371 ou 372, Courtonne, I, pp. 155–156; Bodogae, pp. 233–234; et Lettre 126, de 373, Courtonne, II, pp. 35–36, Bodogae, pp. 307–308. v. à ce sujet, I.G. Coman, *Sfântul Vasile cel Mare și Atarbios, sau între calomnie și onestitate, ignoranță și discernământ, izolare și ecumenicitate*, dans Mitropolia Banatului, 9–10, 1983, pp. 550–555, repris dans le vol. «Sfântul Vasile cel Mare. Închinare la 1630 de ani», II^e éd. revue, augmentée et soignée par Emilian Popescu et Adrian Marinescu (Studia Basiliana I), Bucarest, 2009, pp. 635–641.

³² Lettre 14, Courtonne, I, pp. 42–45; Bodogae, pp. 146–148.

³³ Lettre 58, de 371, Courtonne, I, pp. 145–146; Bodogae, pp. 225–226.

³⁴ Ibidem.

second père pour moi, plus qu'un simple parent, tout le temps tu fus mon protecteur»³⁵. Le rétablissement de leurs liens naturels était souhaité par les deux depuis longtemps.

Quelques années plus tard, l'hiver de 375, Basile parle de nouveau de son frère, à propos d'une délégation qui devait se rendre à Rome, au pape Damase, pour le prier d'intervenir dans la crise provoquée dans l'Eglise d'Orient par les ariens, les sabelliens, les macédoniens, et de contribuer à la réinstauration de la paix. La délégation devait être conduite par un théologien de prestige et pensa à S. Grégoire de Nysse, "s'il voulait accepter", mais Basile dit:

«mon frère bien-aimé par Dieu n'a aucune expérience en matière de problèmes ecclésiastiques».

Un autre impédiment était le fait qu'on allait s'adresser à «un homme hautain et vaniteux, monté sur un trône élevé (Damasus) et pour cette raison non-réceptif aux demandes de ceux qui, d'en-bas, lui disent la vérité».

Les discussions que porterait Grégoire seraient inutiles «puisque'il n'a aucune idée de flatteries»³⁶.

Enfin, la même année (déc. 375), Grégoire de Nysse allait traverser de très durs moments, à cause de Démosthène, le vicaire du diocèse de Pont. Voulant chasser Basile du trône de Césarée, mais n'y parvenant pas à cause de l'opposition du peuple, Démosthène se vengea sur le frère de celui-ci, en l'accusant d'avoir dépensé illégalement des sommes d'argent et d'avoir enfreint certaines normes canoniques. Rien n'était vrai, mais Grégoire fut toutefois arrêté; il devait être jugé par Démosthène lui-même et c'est à cet effet que Basile intervient en décembre 375, au nom de «son groupe épiscopal», en priant Démosthène de différer le jugement, parce que

«mon frère et concélébrant est rongé par un mal de poumons et en même temps souffre à cause de gelures; en plus, il a un mal de reins, devenu chronique, et c'est pourquoi il devrait être transporté dans une localité plus tranquille pour se rétablir physiquement et apaiser ses souffrances insupportables, mais il se trouve en arrêt militaire»³⁷.

Toujours en 375, Basile écrit dans une lettre à son ami Amphiloche d'Iconium que «mon bien-aimé frère a quitté le pays pour l'étranger, car il ne

³⁵ Lettre 59, de 371, Courtonne, pp. 147-148; Bodogae, p. 227.

³⁶ Lettre 215, de 375, Courtonne, II, pp. 206-207; Bodogae, p. 442.

³⁷ Lettre 225, de 375, Courtonne, III, pp. 21-23; Bodogae, p. 467. Démosthène était le vicaire de Pont (375-376), mais, adoptant l'hérésie arienne, il prit des mesures contre les orthodoxes, étant responsable de l'emprisonnement et de l'exil de S. Grégoire de Nysse. C'est toujours lui qui aurait provoqué une émeute de la population de Césarée dirigée contre lui. Le motif en fut la punition d'une veuve qui, poursuivie, s'était réfugiée dans le sanctuaire d'une église qui bénéficiait du droit d'asile. S. Basile prit sa défense, mais Démosthène la défera à la justice: de là le conflit avec S. Basile, soutenu par la population. Cf. *Prosopography*, I, p. 249.

pouvait plus supporter les chicanes des gens éhontés»³⁸, et, une année plus tard (376), il écrit à Eusèbe de Samosate:

«ces individus ont chassé mon frère de l'épiscopat de Nyssa, pour installer à sa place un homme, à vrai dire un esclave, qui ne vaut rien du tout»³⁹.

La même année, dans une lettre à Amphiloche d'Iconium, Basile dit:

«certaines mauvaises nouvelles m'ont profondément troublé, car je ne peux pas m'empêcher de souffrir à cause de la peine d'exil qui a frappé mon frère bien-aimé»⁴⁰.

Le cas de S. Grégoire de Nysse n'est qu'un des nombreux abus commis par les autorités impériales dominées par les ariens, contre les orthodoxes.

S. Basile était bien proche de sa famille, c'est pourquoi lorsqu'il intervenait auprès des autorités en leur faveur, il mentionnait qu'il s'agit de «son proche parent». De cette catégorie font partie également Pimène (Poimenos), évêque des Satales en Petite Arménie⁴¹, Iunius Soranus, le gouverneur de Scythia Minor⁴² et d'autres. Dans une phrase de la lettre adressée à son oncle Grégoire, en 371, Basile synthétise la manière dont il envisageait ses rapports avec ses parents: «O, qu'il ne m'arrive jamais d'oublier ma parenté et de lutter contre mes proches!». En même temps, il prie son oncle: «prends soin de moi comme d'un proche parent que je suis»⁴³.

Malheureusement, son affection pour sa famille n'a pas pu se manifester à l'égard de son oncle paternel, Atarbios, évêque de Néocésarée, qui était passé du côté des hérétiques et devenu un calomniateur de son neveu⁴⁴.

S. Basile fut une personne très *affective* et il éprouva toujours le besoin de communion avec ceux qui lui étaient chers, parents ou amis. Dans sa correspondance si riche (366 lettres), incluant des lettres écrites à de hauts dignitaires impériaux, à des communautés chrétiennes de l'Orient et de l'Occident, à des évêques, il y de nombreuses lettres destinées à ses amis, ses camarades d'école, ses parents: «Dans ma patrie, j'ai beaucoup d'amis et de parents»⁴⁵.

³⁸ Lettre 231, de 375, Courtonne, III, p. 37; Bodogae, p. 478. Amphiloche était un proche ami de S. Basile, avec lequel il entretint une riche correspondance. Il était né à Nazianze, comme fils de l'avocat et rhéteur Amphiloche. Elève de Libanius, puis avocat, en 373 il devint évêque, au mécontentement de son père: cf. *Prosopography*, I, p. 58.

³⁹ Lettre 239, I, de 376, Courtonne, III, p. 59; Bodogae, p. 496.

⁴⁰ Lettre 232, de 376, Courtonne, III, p. 38; Bodogae, p. 479.

⁴¹ Lettre 102, de 372, Courtonne, II, pp. 2-4; Bodogae, pp. 282-284.

⁴² Lettre 155 de 373, Courtonne, II, pp. 80-81; Bodogae, pp. 341-342. Iunius Soranus, le brillant duc de Scythia Minor, était cappadocien et à la prière de S. Basile (Lettre 155) prit des mesures militaires pour que les reliques de Saint Sabbas «le Goth» soient amenées du territoire nord-danubien et à l'aide de l'évêque Brétanion de Tomis celles-ci furent translátés à Césarée. *Prosopography*, I, p. 848.

⁴³ Lettre 60, de 371, Courtonne, I, pp. 150-151.

⁴⁴ V. plus haut, note 31.

⁴⁵ Lettre 37 d'avant l'épiscopat, Courtonne, I, p. 80; Bodogae, p. 176.

Ces lettres nous permettent de pénétrer plus facilement dans son âme et sa sensibilité. Sa joie de communier avec ses proches était plus grande quand il pouvait les voir ou qu'ils étaient auprès de lui:

«J'ai rendu grâce à Dieu et je souhaite, si je devais vivre encore quelque temps, que ma vie soit plus agréable, puisqu'à présent je la vois comme quelque chose de désagréable et d'indésirable, tant que je suis séparé de ceux qui me sont chers. Car, à mon avis, il est impossible que quelqu'un soit vivace lorsqu'il est séparé de ceux qu'il affectionne vraiment».

Ces paroles trouvent leur signification plénière surtout après 370, quand Basile, devenu archevêque de Césarée, dut quitter ses parents et ses amis de la région de Pont⁴⁶.

Cette absence était quelque peu suppléée par les lettres qui, disait-il, contribuent «au réconfort spirituel des affligés»⁴⁷, surtout lorsqu'elles viennent de la part de personnes pleines de sagesse et de grâce, comme Mélétiós, et de la bonté de leur âme. Selon Basile, les lettres sont une sorte de «conversations entre des gens trouvés à grande distance, sans lesquelles ils s'éloigneraient davantage les uns des autres»⁴⁸. Elles offrent la possibilité de connaître les secrets de l'âme de chacun des correspondants:

«J'ai vu ton âme dans ta lettre, car vraiment aucun peintre ne peut saisir les secrets de l'âme. Pour moi, ils se sont dévoilés dans les paroles de ta lettre, tant la fermeté de ton caractère et la vérité de l'honnêteté, que les nuances de l'esprit»⁴⁹.

Au dessus de tous les biens que la correspondance pouvait apporter, il y a la possibilité d'envoyer et de recevoir des bénédictions, ce qui pour S. Basile «était encore plus précieux»⁵⁰.

Pour notre thème, les lettres les plus intéressantes sont celles adressées aux amis, où Basile confesse ses joies et ses peines, les efforts immenses qu'il faisait

⁴⁶ Lettre 124, de 373, à Théodore, Courtonne, II, pp. 29–30; Bodogae, pp. 303–304.

⁴⁷ Lettre 57, à Mélétiós d'Antioche de l'automne de l'année 371, Courtonne, I, p. 144; Bodogae, p. 224.

⁴⁸ Lettre 185 de 374 (?), Courtonne, II, p. 119; Bodogae, p. 372.

⁴⁹ Lettre 163 au comte Iovin, de 374, Courtonne, II, p. 96; Bodogae, p. 354; Lettre 165 de 374, p. 358 (Bodogae) adressée à Bretanion, évêque de Tomis: «Recevant ce que tu m'as écrit, je m'en suis enrichi plus de deux fois. Car d'une part j'ai réussi de regarder comme dans un miroir ton âme rendue si claire à l'aide des mots...».

⁵⁰ Je ne cite ici que deux fragments des Lettres 164 et 165 adressées à S. Bretanion, l'évêque de Tomis. Lettre 164, 2 de 374: «Pour toutes ces raisons, fais toi aussi des prières pour l'Eglise, qui couvrent tous les martyrs combattants du Christ; car si il est permis au monde de durer au moins quelques instants tel qu'il est maintenant et si toute la création tient encore debout et n'a pas encore vu tout s'effondrer, que le Seigneur donne la paix à Ses Eglises et les fasse recouvrer la paix d'autrefois », p. 357, Bodogae; Courtonne II, p. 99; Lettre 165, p. 358, Bodogae; Courtonne, II, p. 101: «Nous te prions donc de ne pas nous oublier dans tes prières, nous qui t'aimons, et de prier avec chaleur pour nos âmes, pour que Dieu nous fasse dignes de commencer une fois à Le suivre sur la voie des commandements qu'Il nous a donnés pour notre salut».

pour sauvegarder la liberté de l'Eglise à une époque où l'empereur et son administration avaient adopté l'hérésie arienne. On y trouve également des renseignements sur son état de santé, qui l'empêchait souvent d'entreprendre les visites pastorales qu'il voulait faire dans son diocèse, de participer aux conciles locaux, à l'installation de nouveaux hiérarques ou aux grandes fêtes liées surtout à la mémoire des martyrs, ou bien de visiter ses parents et ses proches.

Des références à ses souffrances apparaissent déjà dans les premières lettres datées, comme celle de l'année 356/357, adressée à Eustace le philosophe, où il mentionne «le destin impitoyable» qui le fit tomber malade et l'empêcha de le rencontrer⁵¹, et deviennent par la suite de plus en plus fréquentes à cause des manifestations de sa maladie qui s'aggravait.

Cinq ou six années plus tard, en 361/362, Basile parle de la «souffrance», qui le contraint à ne pas se déplacer, «comme s'il était un arbre retenu par ses racines», mais la situation ne lui semble pas si grave, car il considérait que «mener une vie retirée est un des plus grands bienfaits»⁵². Sept-huit années plus tard, son état empire, comme nous apprenons de la Lettre no. 30, à Eusèbe de Samosate:

«Les attaques sans répit de la maladie, la rigueur de l'hiver, de même que la pression de mes occupations m'obligent de rester au lit, me sentant sans force et attendant ma fin à tout moment».

A tout cela s'ajoute la mort de sa mère, «le dernier réconfort que j'avais dans ma vie»⁵³.

Les lettres des années suivantes, datant du temps de son épiscopat, donnent maints détails sur l'aggravation de sa maladie, «supportée plus difficilement que d'habitude»⁵⁴, sur «sa nature malade»⁵⁵, «qui ne lui permet de faire le moindre mouvement sans en avoir des douleurs»⁵⁶. Vers 374, il se rend compte que «le temps est venu de quitter cette vie misérable et déplorable»⁵⁷, ce qu'il allait répéter ultérieurement dans d'autres lettres encore. Il souhaitait se libérer du poids de son corps, devenu un fardeau après tant de maux et de souffrances indicibles⁵⁸.

«Il suffit de te dire que depuis le jour de Pâques et jusqu'à présent, la fièvre, la diarrhée et les spasmes du cœur m'ont accablé tour à tour, ne me permettant de bouger ni même la tête»⁵⁹.

La prémonition de sa fin proche s'explique justement par les formes graves et de longue durée de la maladie qui l'accompagnait en quelque sorte «depuis son

⁵¹ Lettre I, écrite vers 356–357, à Alexandrie, Courtonne, I, pp. 3–4; Bodogae, pp. 115–116.

⁵² Lettre 9, 3, de 361–362, Courtonne, I, pp. 39–40; Bodogae, p. 144.

⁵³ Lettre 30, de 368–369, Courtonne, I, p. 72; Bodogae, p. 170.

⁵⁴ Lettre 94, de 372, Courtonne, I, pp. 204–205; Bodogae, p. 270.

⁵⁵ Lettre 56, du début de l'épiscopat, Courtonne, I, p. 142; Bodogae, p. 223.

⁵⁶ Lettre 100, de 372, Courtonne, I, p. 219; Bodogae, p. 281.

⁵⁷ Lettre 161, 2, de 374, Courtonne, II, p. 94; Bodogae, p. 352.

⁵⁸ Lettre 200, printemps de 375, Courtonne, II, p. 165; Bodogae, p. 410.

⁵⁹ Lettre 162, Pâques de l'année 374, Courtonne, II, pp. 95–96; Bodogae, p. 354.

enfance», mais qui ne le faisait pas se révolter car, dit-il: «je fus puni selon le juste jugement de Dieu, qui dispose tout avec sagesse»⁶⁰. Vers la fin de sa vie, il rappelle dans une lettre de 376 (no. 248) les paroles du Saint Apôtre Paul devant la souffrance (II Cor., 12, 7):

«pour mes méfaits, Dieu m'a envoyé un ange de Satan chargé de me frapper»⁶¹, et dans une autre, de la même année, il écrit:

«Les justes considèrent la maladie comme un combat, suite auquel ils attendent de recevoir pour leur patience des biens impérissables. Mais considérer un autre que Dieu comme timonier dans des cas pareils ce n'est pas seulement une folie, c'est une impiété»⁶².

Toutefois, la résignation chrétienne devant la souffrance se joint parfois à l'espoir d'une guérison. C'est pour cela que Basile demande à des amis de prier pour lui afin que Dieu allège sa tristesse et soulage ses souffrances «qui pèsent comme un nuage sur mon cœur»⁶³, mais qu'en même temps l'aide à tirer bénéfice de ces souffrances, par la confiance en Dieu, surtout lorsque l'on a le plus besoin de Lui⁶⁴.

La conclusion finale de S. Basile c'est que:

«même si je suis vêtu d'un corps maladif, tant que je respire, il est de mon devoir sacré de ne rien oublier de ce qui peut contribuer à l'édification des Eglises du Christ» (I Cor. 14, 5-12)⁶⁵.

Pour avoir une image plus complète de la santé précaire de S. Basile et de la manière dont il a compris la souffrance, nous présentons à la fin de cette étude quelques extraits de ses Lettres. Leur lecture impressionne, d'une part, par la gravité des souffrances subies et par leur fréquence, d'autre part, par la sagesse et la patience dont il faisait preuve. Tout a été surmonté à l'aide de la grâce de Dieu qui l'accompagnait tout le temps.

Je considère que, de tout ce que nous avons exposé ici, on peut affirmer que les Lettres de Saint Basile le Grand offrent, à mon avis, des renseignements importants, qui tracent d'une manière plus claire et plus ample le profil de sa propre biographie et celle de sa famille. Même si ces renseignements ne sont pas nombreux, car le principal objectif de l'auteur était tout autre, ils doivent toutefois être pris en considération dans les présentations qui seront faites dorénavant à ce grand Père de l'Eglise. Je considère que l'hypothèse selon laquelle Saint Basile serait né en Césarée et non dans la province du Pont, près de Néocésarée, où se trouvait le reste de sa famille, devrait être révisée. En second lieu, ainsi se précisent de manière plus convaincante les moments de son enfance et de sa jeunesse, les personnes qui ont eu un rôle majeur dans son éducation et sa formation: sa mère

⁶⁰ Lettre 203, I, de 375, Courtonne, II, p. 167; Bodogae, p. 412.

⁶¹ Lettre 248, de 376, Courtonne, III, p. 76; Bodogae, p. 516.

⁶² Lettre 236, 7, de 376, Courtonne, III, p. 55; Bodogae, p. 494.

⁶³ Lettre 195, de 375, Courtonne II, p. 148; Bodogae, p. 395. Voir aussi Lettre 218 du printemps de 375; Courtonne, II. p. 217; Bodogae, pp. 450-451.

⁶⁴ Lettre 123, de 373, Courtonne, II, p. 29; Bodogae, p. 303.

⁶⁵ Lettre 203, 4, de 373, Courtonne, II, pp. 171-172; Bodogae, p. 415.

Emilie, sa nourrice Paladia, sa grand-mère Macrine, sa sœur Macrine et quelques-uns des parents les plus proches, tels l'oncle Grégoire, qui fut pour lui «comme un second père et protecteur». Le plus précieux héritage spirituel, c'est de ses parents et de sa grand-mère qu'il l'a reçu, car outre l'enseignement du Sauveur passé par la filière de Saint Grégoire le Thaumaturge, ils l'ont élevé dans la tradition orale apostolique, qui était vécue par eux.

De ses frères, nous ne possédons des détails qu'au sujet de deux: Pierre, évêque de Sébaste, qui lui servit parfois de courrier, et Grégoire de Nysse. Quelques lettres de Saint Basile nous apprennent comment celui-ci fut persécuté, puni sans raison et chassé de son siège. De même, on y trouve le témoignage de Saint Basile qu'il avait sacré son frère évêque sans l'accord de celui-ci. Une justification de cet acte peut être trouvée à la fin de la Lettre no. 58 de Saint Basile: «ne vois pas en moi un ennemi, mais, dorénavant, aide-moi à ton tour et participe ainsi à nos affaires ecclésiastiques»⁶⁶.

Une permanence dans ses lettres adressées aux amis et aux membres de sa famille est constituée par la référence à une grave maladie héritée de son enfance et aggravée par les afflictions que lui provoquaient les gens. Significatif est aussi le fait qu'il n'oublie jamais de demander à ses amis de prier pour lui et d'y associer aussi le peuple.

La période où Saint Basile dût vivre et mener son œuvre lui fut totalement hostile, car les hérésies (notamment l'arianisme) étaient officialisées et l'empereur Valens, son contemporain, avait imposé l'arianisme avec une dureté qui rappelle celle de la période iconoclaste. Quelques quatre-vingt opposants à l'élection de Démophile en tant que patriarche de Constantinople furent embarqués dans un navire et noyés dans la mer. Saint Basile et sa famille eurent eux aussi beaucoup à souffrir.

ANNEXE

État précaire de sa santé. Extraits des Lettres

Lettre 1, A Eustace le Philosophe (devenu évêque de Sébaste), datant de 356;

Bodogae, p. 115–116:

«Car on voit qu'un destin impitoyable m'a fait tomber malade et à cause de cela rester loin de toi [...] Pour conclure, à présent que tu vis dans le même pays que moi, il ne me fut pas donné de te retrouver, étant empêché par de longues souffrances. Et si dorénavant ces maux seront tout aussi graves, alors je ne pourrai retrouver ta sagesse ni même en hiver. N'est-ce pas tout cela des tours joués par le sort, comme tu disais? Ne sont-ils pas une sorte de fatalité? [...] Je dis que l'on doit rendre grâce à Dieu lorsqu'Il nous fait part de Ses biens, mais ne pas nous fâcher non plus quand Il ne nous les donne pas tout de suite....».

⁶⁶ Ibidem.

Lettre 30, A Eusèbe, évêque des Samosates, datant de 371.

Bodogae, p. 170:

«...Je ne m'attarde pas sur les attaques sans répit de la maladie, la rigueur de l'hiver et la pression de mes occupations, car ce sont là choses connues et déjà portées à la connaissance de Ta Grâce. Mais je viens de perdre la dernière consolation que j'avais encore dans ma vie, ma mère, et cela encore à cause de mes péchés. Et ne ris pas de moi si à mon âge je me plains encore d'être resté orphelin, et pardonne-moi de n'avoir pas la force de bien supporter la séparation d'une âme irremplaçable, car je n'en vois aucune de pareille. Maintenant, je suis de nouveau en proie aux souffrances, de nouveau au lit, me sentant sans force et comme si ma fin était inévitablement proche».

Lettre 56, A Pergamios (au début de l'épiscopat).

Bodogae, p. 223:

«Par ma nature, je suis enclin à oublier et à cela s'ajoute un tas de problèmes qui se reflètent sur ma nature malade».

Lettre 94, A Elie, le gouverneur de la province de Cappadoce, datant de 372.

Bodogae, p. 270:

«J'avais depuis longtemps l'intention de te rendre visite, si ce n'était que pour ne pas être en infériorité par rapport à mes calomniateurs, qui m'accusent de vivre trop retiré, mais comme ces derniers temps la maladie m'a gêné plus que d'habitude, je me vois obligé de me limiter à t'écrire».

Lettre 100, A Eusèbe, évêque des Samosates, datant de 372.

Bodogae, p. 281:

«Ma santé s'est abîmée tout à fait, de sorte que je ne peux faire le moindre mouvement sans en avoir des douleurs».

Lettre 101, A ceux de Néocésarée et de Nicopolis, datant de 372.

Bodogae, p. 282:

«Si j'avais pu venir là où tu as établi ta résidence, je l'aurais fait volontiers. Mais comme la souffrance physique et la multitude des obligations qui m'absorbent ont fait que même le voyage que j'ai entrepris provoque de grands dommages à nos églises, j'ai décidé de t'écrire seulement».

Lettre 112, Au gouverneur Andronic, datant de 372.

Bodogae, p. 291:

«Si j'avais été suffisamment sain pour être en mesure de faire face aux difficultés du voyage et aux rigueurs de l'hiver, je ne t'aurais pas écrit, mais je serais venu en personne chercher Ta Magnanimité».

Lettre 136, *A Eusèbe, évêque des Samosates*, datant de 373.

Bodogae, p. 320–321:

«En effet, même si mon aspect ne laissait pas se deviner, j'étais pourtant dans un état pire que ceux qui désespèrent pour leur vie, de sorte que tout un chacun aurait pu se rendre compte de mon épuisement. Et il aurait fallu – pardonne-moi la fièvre qui me fait embellir les choses – que la maladie qui est mon état habituel change et me conduise vers la santé la plus parfaite. Mais, c'est le fouet de Dieu qui augmente ma souffrance, par ce que, selon mes péchés, une nouvelle maladie vient s'ajouter aux anciennes, de sorte que tout cela devient chose naturelle».

Lettre 137, *Au gouverneur Antipatros*, datant de 373.

Bodogae, p. 322:

«Il me semble que c'est maintenant que je ressens le plus vivement les dommages que me causent la maladie: un homme si important conduit notre pays et moi, je suis contraint de m'absenter à cause des soins que je dois accorder à mon corps. Depuis un mois, je fais un traitement aux eaux thermales, mais sans aucun résultat. Il semble que je m'efforce en vain, pour en faire rire les autres de ce que je ne connais pas le proverbe qui dit que les morts ne peuvent plus tirer aucun profit de la chaleur».

Lettre 138, *A Eusèbe, évêque des Samosates*, datant d'avril-mai 373.

Bodogae, p. 322–324:

«Qu'est-ce que tu crois, quel fut mon état d'âme en recevant la lettre de Ton Excellence? Quand je pense aux sentiments exprimés en cette épître je serais prêt à m'envoler jusqu'en Syrie, mais d'autre part, je me rends compte de mon impuissance physique qui me tient cloué au lit, de sorte que non seulement je ne peux voler, mais ni même me retourner dans mon lit je ne suis plus capable. Car maintenant, lorsque le bien-aimé et brave diacre Elpidios est arrivé ici, c'est le cinquantième jour que je suis alité. Je suis épuisé par la fièvre qui, par la déshydratation et l'enveloppement de mon corps vieilli et desséché comme dans une mèche brûlante, m'a causé une longue et épuisante asthénie.

Puis, mon ancienne souffrance, ce foie misérable, que la grippe a affaibli davantage, m'a interdit tout aliment, chassant aussi le sommeil de mes paupières et me rendant à moitié mort, avec tout juste de souffler pour sentir l'amertume des crises douloureuses. C'est pour cela que j'ai suivi aussi une cure d'eaux thermales, ainsi qu'un traitement radical, mais la maladie en fut la plus forte. Car celui qui s'est habitué à une telle maladie, la supporte plus facilement, mais si elle vient à l'improviste, personne n'a la force du diamant pour pouvoir lui résister. Harcelé depuis longtemps par ce mal, jamais auparavant il ne m'a éprouvé comme maintenant, quand il m'empêche de participer à la rencontre avec un homme si aimé que toi. A quelle joie j'ai du renoncer, je suis le seul à le savoir, même si l'année passée je n'ai pu que tremper le bout de mon doigt et goûter le miel si doux de votre Eglise. Que Ton Excellence prie pour moi et demande au peuple de se joindre à sa prière pour que les jours et les heures que Dieu me permettra de demeurer encore sur cette terre je puisse Le servir le mieux possible».

Lettre 161, *A Amphiloche, lors de son sacre épiscopal*, datant de 374.

Bodogae, pp. 352–353:

«Si tu veux me visiter maintenant lorsque, après une longue maladie, j'approche à grands pas de ma fin inévitable, alors n'attends pas d'occasions plus propices ni de signes particuliers de

ma part, car tu sais que pour une âme de père toute occasion est bonne pour embrasser son fils et que la disposition de l'âme vaut plus que tout discours. Ne te plains pas que la tâche assumée dépasserait tes forces. Ni même si tu étais seul à la porter, elle ne serait toujours pas trop lourde à porter, car le Seigneur te vient en aide, selon la parole du Psalmiste: «Rejette ton fardeau, mets-le sur le Seigneur, Il te reconfortera» (Ps. 54, 25). Permits-moi de te prier de veiller à tout instant et de ne pas te laisser emporter par de mauvaises habitudes, mais, à l'aide de Dieu, change en bien tout ce que tu rencontres en chemin. Dieu ne t'a pas envoyé pour imiter les autres, mais pour conduire ceux qui veulent trouver le salut. Veuille prier pour moi aussi pour parvenir, si je vis encore, à te voir dans ton Eglise, et si je devais partir plutôt, de te voir là-haut, près du Seigneur, où l'Eglise sera comme un vignoble riche en bonnes œuvres et toi, comme un bon ouvrier et un *intendant fidèle qui distribue en temps voulu les rations de blé* (Lc. 12, 42). Tous ceux d'ici t'embrassent affectueusement. Garde ton bon renom pour les dons de l'esprit et de la sagesse».

Lettre 162, A Eusèbe, évêque des Samosates, datant de 374.

Bodogae, p. 353–354:

«J'ai honte de ne pas laisser l'impression d'avoir tellement confiance en tes prières afin que, de vieux, elles me rendent de nouveau jeune, ou bien si cela n'était plus possible, au moins – si c'était encore de quelque utilité – que je reprenne un peu de force après l'affaiblissement extrême où je me trouve maintenant.

Il n'est pas facile d'expliquer par écrit pourquoi je ne suis pas en mesure d'être présent là-bas. Ce n'est pas seulement ma faiblesse actuelle, mais aussi le fait que jamais je n'eus de raison plus forte pour décrire une souffrance si compliquée et spéciale comme celle que j'éprouve en ce moment. Il suffit de dire que, depuis le jour de Pâques et jusqu'à ce jour, la fièvre, la diarrhée et les spasmes du cœur m'ont tellement accablé que je ne suis même pas capable de lever la tête. Mon état actuel, va te le décrire plus en détail le frère Barah, bien qu'il ne puisse le faire dans toute son intensité, mais suffisamment pour justifier mon absence. Mais je suis persuadé que, si tu me protèges par tes prières, tous mes tracas disparaîtraient facilement».

Lettre 163, Au comte Iovin, datant de 374.

Bodogae, p. 354:

«N'oublie donc pas de te servir de toute occasion pour m'écrire et m'offrir une compensation à distance, puisque l'aggravation de mon état ne me laisse aucun espoir de pouvoir m'entretenir avec toi face à face. L'évêque Amphilochie bien-aimé de Dieu va te dire combien je suis affaibli, car il m'a vu quand il a passé quelque temps avec moi et il peut te dire ce qu'il a vu de ses propres yeux ...»

Lettre 193, A Mélétiós, grand médecin, datant de 375.

Bodogae, p. 394:

«Il ne m'est pas permis de contourner la rigueur de l'hiver, à la façon des hirondelles, et si dans la prévision de l'avenir je ne suis pas plus inhabile qu'elles, en échange, pour ce qui est de la possibilité de me mouvoir librement dans la vie, je suis tout aussi loin des oiseaux que de la possibilité de m'envoler. Je fus retenu d'abord par certaines préoccupations d'ordre extérieur, mais ensuite une fièvre incessante et forte m'a tellement épuisé que j'avais l'impression d'être plus faible que moi-même. S'ensuivirent plusieurs accès périodiques de fièvre, répétés plus de vingt fois. A présent, quand il semble que c'est passé, je suis tellement

affaibli par la maladie que je pourrais être attrapé même par une toile d'araignée. C'est pour cela qu'il m'est défendu de voyager, le moindre courant d'air étant plus dangereux pour moi que les vagues déchaînées pour un navigateur».

Lettre 194, *A Zoil*, datant de 375.

Bodogae, p. 305:

«Quant à mon état actuel, il n'est guère plus supportable que d'habitude. Il suffit de te dire cela, pour te rendre compte de ma faiblesse. Car il n'est pas aisé de décrire en paroles la gravité extrême de ma maladie, ni de t'en convaincre par des faits, même s'il y en avait quelque chose qui dépasse tout ce que tu savais déjà à ce sujet. Désormais, c'est à la miséricorde divine de me donner la force de supporter patiemment les coups douloureux de la chair, que Dieu m'a envoyés pour mon redressement».

Lettre 198, 2, *A Eusèbe, évêque des Samosates*, datant de 375.

Bodogae, p. 399:

«Sache, vénérable Père, qu'au moment où je t'écrivais cette lettre je me sentais si mal que j'avais perdu tout espoir de survivre. Je ne me sens même pas capable d'énumérer les symptômes des souffrances qui m'éprouvent ni de décrire mon affaiblissement et l'augmentation continue de la fièvre, ainsi que mon mauvais état. Ce que je peux dire c'est que je n'en retiens qu'une seule chose: que le temps est venu de quitter cette vie misérable et déplorable».

Lettre 202, *A Amphiloche, évêque d'Iconium*, datant de 375.

Bodogae, p. 411:

«Etant donné que les conséquences de ma maladie sont si graves qu'elles ne me permettent ni même le moindre mouvement, de sorte que, lorsque je fis le chemin en voiture jusqu'à la chapelle des martyrs, il s'en fallut de peu que je retombe de nouveau dans le même mal, ainsi donc je dois te prier de me pardonner».

Lettre 203, *Aux évêques du bord de la mer*, datant de 375.

Bodogae, p. 412:

«J'ai le vif souhait de vous rencontrer, mais, à chaque fois, devant mon désir se dressait un obstacle. Une fois, j'en fus empêché par le piètre état de ma santé (car certainement vous n'ignorez pas que depuis mon enfance j'en ai ressenti la dureté, et maintenant, à mon âge avancé, il semble que la maladie ait grandi avec moi et me punit selon le juste jugement de Dieu qui dispose tout avec sagesse), une autre fois, ce furent les soucis pour le bien des Eglises, de même que les combats contre les ennemis de la foi. Et pour cette raison, jusqu'en ce moment j'ai éprouvé une profonde tristesse et grande peine, sentant que votre soutien me manque».

Bodogae, p. 415:

«même si je suis vêtu d'un corps malade, tant que je respire, il est de mon devoir sacré de ne rien oublier de ce qui peut contribuer à l'édification des Eglises du Christ» (1 Cor. 14, 5–12)».

Lettre 212, *A Hilarios*, datant de 375.

Bodogae, p. 437:

«Comment ne pas en être affligé? Comment la vie ne deviendrait-elle douloureuse? Il me semble que l'unique consolation dans mes peines est justement la précarité de ma santé, qui me fait espérer que je ne m'attarderai pas longtemps en cette vie misérable».

Lettre 232, *A Amphiloche, évêque d'Iconimm*, datant de 376.

Bodogae, p.479:

«Il faut admirer aussi la pensée qui t'a déterminé de demander en secret, pour moi, une vieillesse robuste. Tu as montré qu'à la lumière des chandelles, tu t'entraînes à travailler jusque tard dans la nuit, en assurant ta vigueur par les friandises d'une nourriture substantielle. Moi, mon cher, je n'ai plus l'âge de manger de telles friandises, car depuis quelques années, j'ai perdu mes dents tant à cause de la maladie que de l'âge».

Lettre 237, *A Eusèbe, évêque des Samosates*, datant de 376.

Bodogae, p. 494:

«Quant à ma santé, il vaut mieux de me taire que d'en parler car, d'une part, je m'affligerais si je disais la vérité et, d'autre part, je ne pourrais pas m'accommoder d'un mensonge».

Lettre 267, *A l'évêque Barras d'Edesse, trouvé en exil*, datant de 377 ou de 378.

Bodogae, p. 553:

«Vu que mon corps me fait affreusement souffrir à cause de la maladie et que je dois porter en même temps les soucis indicibles des Eglises, je ne peux rencontrer celui qui m'est si cher...»⁶⁷.

⁶⁷ Les témoignages de S. Grégoire le Théologien dans son Panégyrique funèbre (*Discours 43, 36–37, p. 207; 43, 61, p. 259; 43, 77, p. 297*) montrent que S. Basile a vécu dans la plus grande sobriété. Suivant le commandement du Christ Sauveur, Qui «S'est fait pauvre pour nous rendre nous-mêmes riches en divinité», il ne possédait qu'une seule tunique et un seul manteau. Il couchait parfois à même la terre, veillait, s'abstenait du bain, sa nourriture se fondait sur le pain et le sel, combinaison inédite, et l'eau fraîche, facile à procurer. Son ameublement était des plus simples, tout cela confirmant que S. Basile «était l'homme le plus pauvre que j'aie connu». Sa richesse était la croix, qui était devenue son unique compagnon et avec laquelle il a traversé la mer de la vie. Il semble que ce mode de vie n'était pas seulement le résultat de ses convictions ascétiques et morales, mais aussi de ses connaissances médicales acquises aux universités de Constantinople et d'Athènes. Grégoire disait que Basile avait étudié la médecine pour pouvoir se soigner, tant que possible, tout seul, sans dépendre de personne, et d'autre part, pour s'en servir à l'établissement philanthropique qu'il avait fondé dans la ville de Césarée. Les détails qu'il donne au sujet des manifestations de sa maladie attestent le fait qu'il en connaissait les principales caractéristiques. De la médecine chez S. Basile, v. *Disc. 43, 23, p. 177 et 43, 61, pp. 258–259*.